

Extraits de  
*Le Goût sucré des pastèques volées* (SHENG Keyi)

L'été, dans notre potager, il y avait toujours des plants de pastèques qui donnaient des fruits gros comme des bols, d'une chair rose pâle et d'un goût acidulé. Le sol de cette région de lacs n'était pas idéal pour la culture des pastèques ; même avec le plus grand soin, le résultat était toujours décevant. Pourtant, les pastèques que mon père apportait à la maison le week-end me procuraient toujours une joie festive. Ces pastèques étaient si grosses qu'il m'était impossible de les soulever. Je m'étendais donc à plat ventre dessus et prenais le couteau de la main de ma mère pour les couper. Il suffisait de laisser tomber la lame sur l'écorce : la pastèque était déjà fendue, révélant sa chair rouge et ses graines noires.

Ma mère nous donnait toujours la chair pulpeuse du milieu, à moi et à mon père, et gardait les bords pour elle. Une fois que nous avions fini de manger, elle ramassait les écorces, les lavait, les faisait sécher et les mettait dans un pot de saumure. Le lendemain, elle les servait pour le dîner : avec leur goût aigre-doux, frais et croquant, elles devenaient un condiment idéal pour le riz.

Le soir, quand on prenait le frais, je surveillais mes grands frères qui projetaient d'aller voler des pastèques et je ne les quittais pas d'un pas, de peur de me faire semer. Rien n'était plus excitant que d'aller voler des pastèques pendant les nuits d'été. Sous la lune, là-haut dans le ciel, les lucioles dansaient dans les airs, les ombres vacillaient sur le sol et les gens agitaient leurs éventails en feuilles de massette en faisant un bruit tellement doux qu'il en était à peine audible. La troupe de voleurs de pastèques partait dans la plus grande discrétion. Les cibles avaient été repérées par un éclaireur qui était allé en reconnaissance dans la journée et avait relevé où se trouvaient des fossés ou des buissons épineux, combien de personnes il y avait dans la famille du propriétaire et s'il avait un chien. On était très sérieux en y allant, on n'éclatait de rire que quand on partageait le butin, au retour. Même les pastèques les plus fades étaient dégustées avec un grand plaisir. Quelquefois le propriétaire nous surprenait et, en entendant ses cris furieux, nous prenions nos jambes à notre cou. Mais nous n'avons jamais été attrapés. A l'époque, je croyais que c'était parce que nous courions vite, mais je comprends maintenant que les gens avaient simplement la flemme de nous poursuivre. Quand je passe en revue le passé, je réalise que mes souvenirs d'enfance tiennent de l'illusion. Les rivières que je croyais très larges le sont en réalité très peu et les distances très longues dans mon souvenir peuvent être parcourues en quelques minutes.